

Chapitre 12

Caroline du Sud.

Le trajet vers le palais du gouverneur me paraît fort court. Le haut représentant de l'Empereur nous accueille avec une sorte d'excitation mal contrôlée. Il nous fait asseoir et tire un cigare d'une cave de palissandre.

- Avez-vous suivi les derniers événements en Amérique ? L'ancien ministre de la Guerre des États-Unis, le général Jefferson Davis a été désigné Président de la Confédération des États d'Amérique et Alexander Stephens est son vice-président. L'Alabama, la Floride, la Georgie, la Louisiane, le Mississippi et le Texas ont rejoint la Caroline du Sud, pour fonder les États Confédérés d'Amérique, avec pour capitale Richmond, dotés de leur propre constitution.

- Soit, Monsieur le Gouverneur. Mais il me semble que déjà un peu avant Noël passé la Caroline du Sud avait déjà fait sécession, pourquoi les choses semblent-elles s'accélérer ?

- En fait, cela couvait depuis plusieurs années. Mais on est arrivé au point de rupture entre les États du Nord et ceux du Sud. Il ne s'agit pas seulement d'une question d'abolition ou non de l'esclavage, mais d'un grave conflit de civilisations. »

Avant que d'aller plus loin dans cette passionnante discussion, je veux savoir vers quelles aventures stupides on veut lancer un jeune fonctionnaire inexpérimenté, parce que je me doute bien que le moment est venu où le Gouverneur va me proposer une tournée en Amérique du Nord. Mais aux côtés de qui ? Par goût, je préférerais les États du Sud où le climat est paraît-il plus clément que dans le Nord. Si, comme aux Antilles il y a des cyclones et des tornades, au moins n'y a-t-il pas le terrible blizzard d'hiver qui peut paralyser toute circulation pendant des semaines. D'un autre côté, je sais bien que ce pays à la taille d'un continent en pleine course vers le progrès ne peut que m'attirer. Mais que veut-on m'y faire faire ?

- Il y a en Amérique du Nord de nombreux français émigrés, pour diverses raisons. On peut s'attendre, si comme tout le laisse présager les unionistes et les confédérés en venaient à la guerre, à ce que des Français se retrouvent dans les deux camps.

- S'ils ont fait le choix de devenir États-uniens, cela fait partie de leur choix personnel. Que les Américains soient originaires d'un pays ou d'un autre, ils auront tous le même dilemme à résoudre.

- Aussi n'est-ce point à ceux-là que je pense. Vous connaissez les auteurs spécialisés en études politiques comme M. de Tocqueville. On peut s'attendre à ce que des aventuriers français se sentent attirés par la perspective d'être les Lafayette des temps actuels. Cela ne serait pas sans conséquences pour la politique française, qu'il s'agisse de la politique intérieure ou de la politique étrangère.

- Mais quelle est la position de l'Empereur ?

- C'est difficile à dire. Il est plutôt partisan des sudistes. Et à part le Prince Napoléon, la cour, est du même avis que lui. En fait le clivage politique des États-Unis rencontre le clivage français. »

J'ignorais qu'il y eût un clivage français, mais il faut dire que les affaires parisiennes n'ont pas été jusqu'à présent mon souci premier. Il est vrai que le coup d'État qui a fait du président de la République Louis Napoléon Bonaparte l'Empereur Napoléon III n'a pas été accepté par tout le monde. Mais j'étais bien trop jeune pour que cela me passionnât. C'est donc avec intérêt que j'écoute le Gouverneur m'expliquer les tendances qui se font jour en France à propos de la guerre civile imminente en Amérique du Nord.

Selon lui, les conservateurs français considèrent que cette guerre permettra de plus facilement contenir la montée en puissance et l'expansionnisme des États-Unis. Le Roi Louis-Philippe s'était ainsi déjà opposé à l'annexion du Texas en 1845. Notre Empereur reconnaît

aussi dans la sécession du Sud le droit des peuples à la liberté, ce qu'il a défendu en Europe avec l'indépendance de la Grèce ou de l'Italie.

Et enfin, l'intérêt politique se double d'intérêts commerciaux. Le Sud est libre-échangiste, au contraire du Nord qui applique des taxes très protectionnistes, et la France se voit déjà vendre aux États confédérés du vin français, mais également des produits industriels et de l'armement. Et ainsi d'acheter à bon compte du coton, textile de plus en plus en vogue dans notre pays. D'autant que les hobereaux sudistes ont un mode de vie plus proche de celui des bourgeoisies européennes que ne l'est celui des affairistes besogneux du Nord.

Mais pour le moment, la France s'est contentée d'une position attentiste. Comme il ne s'est encore rien produit d'irréversible, comme le sang n'a pas encore coulé, Paris reste sur une prudente réserve officielle.

- D'après le palais d'Orsay, le gouvernement du futur président Abraham Lincoln s'attendrait à ce que la France s'opposât à la sécession. Surtout pour des raisons sentimentales et historiques puisque notre pays a pris une part importante aux batailles de la guerre d'indépendance contre l'Angleterre. En outre, la France a aboli l'esclavage et, malgré le retour d'un régime impérial, le code civil et la déclaration des droits de l'homme et du citoyen restent d'actualité. Dans leur sincérité naïve, les Unionistes semblent oublier que l'expansionnisme des WASPs¹ a déjà irrité les gouvernements français antérieurs. Pour le moment, donc, l'attentisme reste de rigueur. Mais si vous êtes toujours partant, je souhaiterais que vous preniez un bateau pour le Nord de la Floride ou la capitale de la Georgie, le port de Savannah. Une fois là-bas, il vous serait plus facile de rayonner discrètement en Caroline du Sud pour évaluer la situation et tenter de savoir lequel des deux camps aurait le plus de chances de l'emporter au cas probable où ils en viendraient à s'entretenir.

- Comment communiquer ? Je suppose que je ne vais pas passer par la voie diplomatique...

- Surtout pas. Vous auriez comme couverture celle d'un géographe privé qui vient étudier les méthodes techniques de cartographie des États-Unis. Après tout, cela vous donnera la possibilité de rencontrer des gens fort divers. Vous pourrez alors nous faire parvenir des informations par courrier maritime. Nous avons des lignes régulières de courrier et vous maîtrisez la technique du grimoire, si ce que l'on m'a dit en loge est vrai.

- En loge ? Mais je ne suis pas franc-maçon !

- Je sais bien, mais vous êtes également adepte d'une voie initiatique, m'a-t-on dit.

- J'ai du mal à voir à quoi vous faites allusion.

- Et si je vous parlais du « Grimoire du Bosc » ?

- Il s'agit d'un incunable écrit par un de mes aïeux au XIII^e siècle, mais je ne vois pas en quoi cela peut faire penser que je suive une « voie initiatique ».

- Pour être plus précis, que diriez-vous si je vous parlais d'alchimie ?

- Que je ne pense pas que l'on puisse fabriquer de l'or en partant du plomb.

- Allons, allons. Ne faites donc pas le benêt. Vous savez aussi bien que moi que la pierre philosophale est de la même nature immatérielle que la pierre que taillent les francs-maçons dans leur rituel. Vous savez donc parfaitement noter les résultats de vos travaux sous une forme qui en dissimule la nature réelle aux yeux de profanes. C'est ce que j'attends de vous pour vos comptes rendus épistolaires. C'est préférable à un code qui vous signalerait immédiatement aux postiers et aux agents de sécurité états-unis. »

Je préfère ne pas épiloguer sur cette histoire d'alchimie. Il est vrai que c'est une occupation constante dans notre famille. Il y a toujours un ou deux alchimistes par génération. Mon oncle, médecin tout ce qu'il y a de plus orthodoxe, est lui-même un pratiquant de la spagirie, cette pharmacie par les plantes directement liée à l'alchimie. Mon père, avant de mourir, était un chimiste de l'industrie mais était réputé pour les préparations utiles qu'il

¹ WASPs *White anglo-saxon protestants*, les anglo-saxons blancs et protestants. C'est ainsi que se surnomment eux-mêmes les blancs non hispaniques des États-Unis.

mettait au point et qui étaient en fait le résultat de travaux secrets. Et moi-même, instruit par mon oncle et par les grimoires de notre bibliothèque, j'ai réuni sans le dire des connaissances en médecine préventive pratique, en cuisine, en herboristerie mais aussi en chimie artisanale. Les quimboiseurs que j'ai eu l'occasion de rencontrer au hasard de mes chantiers en forêt ces derniers mois m'ont passionné. Je regrette de devoir partir avant d'avoir pu tenter d'étudier leur savoir. Parce que je les ai vus réaliser des choses très bénéfiques. J'ai entendu dire qu'ils étaient en revanche aussi très capables d'être redoutables. Je préfère donc changer de sujet et avancer encore une objection à l'intention de M. le Gouverneur.

- Tout ceci est fort bon mais il me faut un visa, un passeport et satisfaire à toutes les formalités requises.

- Rassurez-vous. Mon chancelier a déjà préparé les documents et pris contact avec le Consul des États-Unis en Basse-Terre. C'est un consul général et non un consul honoraire. Il est donc lui-même citoyen américain et est aux cent coups à cause de ce qui se passe dans son pays.

- Est-il d'un État qui a fait sécession ?

- Je ne sais pas. Vous aurez peut-être l'occasion de lui en parler. Il vous faudra vous présenter à lui pour signer les papiers qui vous permettront ensuite de régulariser votre entrée en Amérique du Nord.

- Si j'arrive en Caroline du Sud, État sécessionniste, il va bien falloir que je me présente à une autorité quelconque.

- En arrivant au port, vous trouverez la police de l'immigration. Vous, vous ne serez pas partie prenante dans le différend en cours entre États-Uniens. Au pire il vous faudra revenir ici. En revanche, si vous tardez et que le conflit armé se déclenche, vous ne pourrez même plus envisager de partir avant qu'une administration de loi martiale ne se soit mise en place. Pour le moment, tout reste encore marqué par un régime civil et des règles qui perdurent même si elles ne vont pas tarder à évoluer avec l'entrée en vigueur de la Constitution du Sud. »

Il donc est entendu que je vais me préparer à partir rapidement pour l'Amérique du Nord. La question qui reste en suspens est celle du sort de mes coéquipiers. M. de La Roncière m'assure qu'ils garderont leur emploi au service. Leur instruction technique est devenue telle qu'ils seront utiles aux géographes venus de France.

Lorsque j'arrive au bureau, ils m'attendent. Je leur confirme ce dont ils se doutaient, mon départ pour le Sud des États-Unis. Je les rassure en leur rapportant les propos de notre chef sur leurs perspectives d'emploi. Tertullien ne dit rien mais alors que nous revenons vers chez nous pour prendre notre déjeuner, il s'adresse à moi, pensif.

- Je ne pense pas que mon avenir soit si rose que cela en Guadeloupe. Ma famille, après m'avoir plus ou moins banni autrefois, me jalouse maintenant. Et tout me rappelle le malheur qui m'a frappé avec l'assassinat de ma femme et du bébé qu'elle portait. J'ai besoin de quitter cette île où j'étouffe. Si vous aviez de la place dans vos bagages...

- Tertullien, je vous promets que je vais tout faire pour vous emmener avec moi. Vous tirez bien et juste, mais surtout vous êtes instruit et vous vous mettrez rapidement à l'anglais.

- Je parle déjà bien l'espagnol parce que ma mère était de Puerto Rico.

- Je croyais qu'elle était « Matignonne ».

- Non. La dame que vous connaissez et qui est « Matignonne » est la femme actuelle de mon père qui est veuf. Sa première femme était ma mère. Elle est morte d'un empoisonnement de ventre. Elle avait débarqué d'un clipper de ligne américain qui embauchait beaucoup de Puerto-Ricains. Mais lors d'une escale en Guadeloupe où elle était en fin de contrat d'embarquement, le commissaire de bord lui a dit qu'il ne lui signerait un nouveau contrat que si elle « passait dans sa bannette ». Elle a refusé et a débarqué sur le port de Pointe à Pitre. Là, la police du port a refusé de la laisser passer parce qu'elle avait un passeport espagnol et aucun visa pour entrer dans une colonie française. Alors sans en

démordre, elle a demandé à ce qu'on appelle le Consul d'Espagne. Mon père était présent sur le quai où il venait de transborder un chargement d'outillage dans un char à bœufs. Il était très fort et il s'est approché du policier qui hésitait sur la conduite à tenir. Il lui a dit se porter garant de la dame jusqu'à l'arrivée du consul. Sa haute stature a impressionné le « roussin » nègre, et il a donc référé à son chef. Le Consul est arrivé avec un membre du consulat et s'est expliqué avec la femme. À la suite des tractations administratives, mon père a épousé cette femme de caractère et l'a ramenée dans sa famille. Bien que portoricaine, elle était blanche et la famille a donc admis ce mariage non conventionnel puisque décidé par les mariés et non leurs parents.

Elle et lui s'aimaient très fort parce que mon père est encore ému lorsqu'il en parle. Une fois veuf, il s'est remarié parce qu'il fallait continuer à vivre. J'étais tout petit et il ne pouvait pas s'occuper de moi, pris qu'il était par son travail qui le conduisait à faire le chemineau² dans toute la Grande Terre. Sa seconde épouse ne m'a jamais aimé. Mes demi-frères et sœurs ont été gentils avec moi mais la marâtre a tout fait pour m'éloigner d'eux et les éloigner de moi. J'ai une demi-sœur qui vit à Pointe à Pître où elle est mariée et qui s'est montrée gentille. Elle a des enfants mignons comme tout mais je ne les vois que rarement. C'est avec mon père ma seule famille réelle. Son mari est un brave homme un peu niais mais honnête. Il ne m'aime pas beaucoup à cause de mon mode de vie qui a été assez dissolu jusqu'à ce que je vous rencontre. »

Tertullien se tait. Je ne l'avais jamais connu aussi disert sur sa famille. J'en profite pour le questionner sur les intentions éventuelles de nos deux camarades de travail. Selon lui, ils se feront à l'idée de travailler pour les géographes. Et cela vaudrait mieux pour eux.

- Vous comprenez, nous allons arriver comme étrangers dans un pays où les seuls nègres qui descendent des bateaux sont destinés à s'éreinter dans les plantations de coton. Je doute que les Américains aient vis-à-vis d'un mulâtre et d'un chabin la gentillesse que vous leur avez témoignée. Nous allons arriver dans un monde qui est assez différent de ce que vous connaissez et pour eux les nègres ne sont que de la main d'œuvre esclave ou, s'ils sont affranchis, que l'on s'offre à bon marché. Jamais vous ne pourrez faire admettre en Amérique que l'on puisse traiter des « *colored people* », des « *natives* » comme vous traitez vos subordonnés. Même en Guadeloupe, vous tranchez avec la façon dont se comportent les autres blancs. Alors dans cette Amérique que vous ne connaissez pas...

- Et que vous connaissez, vous ?

- Par ouï-dire. Mais je sais bien ce qui se passe là-bas. Les nouvelles qui nous arrivent par bateau sont assez claires. Les gens de là-bas s'embarrassent peu de manières. Sauf ceux qui tiennent aux traditions de leur pays d'origine. Encore faut-il qu'ils soient originaires de milieux qui ont une certaine éducation. Mais si vous pouvez m'aider à avoir un passeport et un visa, je suis sûr que je pourrai vous rendre service une fois sur place. Vous aurez inmanquablement à faire avec les grands propriétaires. Il vous faudra donc un domestique stylé, une sorte de majordome, un « *butler* » comme ils disent. Cela pose un homme, dans toutes les bourgeoisies, de se faire accompagner par une éminence grise qui s'occupe de vous décharger de toutes les corvées désagréables.

- Mais je ne veux pas faire de vous mon domestique !

- Alors employez-moi comme secrétaire. »

Il me dit cela alors que nous arrivons « chez nous ». Madame Bonaguil est en larmes. Je lui demande ce qui se passe.

- Vous allez partir, vous quittez la Guadeloupe. Nous ne vous verrons plus. Et moi qui voulais préparer toute la fête de vos noces !

- Mes noces ?

- Mais oui. Vous auriez fini par trouver une gentille épouse, ici. Tout le monde vous aime. Vous auriez eu le choix parmi les plus belles.

² Chemineau : ouvrier agricole itinérant qui louait ses bras au hasard des besoins dans les fermes ou les plantations. Rien à voir avec les cheminots qui font rouler les trains.

- Mais « *Maman-moin* », pour se marier, il faut aimer. La beauté ne fait pas tout. Et puis je pars en Amérique, mais je reviendrai ici. Au moins pour mes vacances. Je vais m'installer là-bas quelques années peut-être, mais je n'y resterai pas toute ma vie. Séchez vos larmes. Il va falloir que je prépare mes affaires pour partir. Mais je suis encore ici pour quelques semaines. »

En fait, tout va beaucoup plus vite. Le lundi qui suit, je prends une chaloupe à vapeur qui me conduit « à soupapes fondantes » à Pointe à Pître. Parti à six heures du matin, je suis à onze heures à la capitainerie du port. Un boguet à cheval me conduit en urgence au Consulat américain. Le consul m'accueille avec un visage défait. Il ne peut m'établir de visa que pour les États-Unis et non pour les États Confédérés d'Amérique qu'il n'a pas pour mandat de reconnaître. Lui-même est de l'État de Virginie qui a fait sécession mais il reste fonctionnaire du corps consulaire de Washington.

- C'est horrible, ce qui se passe. Vous ne pouvez pas comprendre. Je suis sûr que nous allons à la guerre. Il y a trop de colère de part et d'autre. La plupart des gens sont de braves gens mais quelques démiurges montent les gens simples les uns contre les autres en leur mettant dans la tête des grandes idées brillantes et grandioses mais surtout creuses et mortifères.

- Restez ici en position d'observateur, Monsieur le Consul. Ne vous commettez pas dans cette horreur que serait une guerre civile. Je ne connais ni le Président Buchanan, ni M. Lincoln qui va lui succéder, pas davantage le président Davis, mais je suis sûr que tous sauront être magnanimes quel que soit le camp qui l'emporterait en cas de guerre. Il ne pourra pas y avoir d'autre solution qu'une réconciliation si jamais la guerre civile devait éclater. C'est pourquoi il serait stupide qu'elle éclatât puisque de toute façon il faudra bien revenir à la paix.

- Que Dieu vous entende, Monsieur le Baron. Conformément à la demande que vous m'avez fait suivre par le télégraphe Chappe, je vous ai fait établir des lettres de sauf-conduit pour que vous puissiez faire apposer un visa sur les deux passeports dont on m'a envoyé les coordonnées, le vôtre et celui de votre secrétaire. Je ne puis rien faire de plus puisque vos passeports sont encore à Basse-Terre.

- Je les ais apportés, Monsieur le Consul. »

Je les lui tends et il les prend. Au lieu d'y apposer un visa, il y place deux feuilles de papier filigrané dans chacun.

- Je vous ai établi deux lettres par passeport. Je vous suggère de vous faire établir un deuxième passeport pour chacun de vous. En arrivant à destination, vous ferez viser un seul passeport par les autorités américaines locales en présentant une seule lettre. Gardez l'autre passeport et l'autre lettre bien cachés. Vous serez peut-être bien heureux de pouvoir faire viser un passeport par les confédérés et un autre par les unionistes. Je ne peux être plus impartial que cela. Je le fais d'autant plus volontiers que je suis persuadé que vous vous rendez là-bas pour une mission de bons offices. Même si vous ne le savez pas encore. »

Je ne fais aucun commentaire sur ma mission mais remercie sincèrement le pauvre Consul de son obligeance. Il est un peu plus âgé que moi, mais il grisonne déjà beaucoup. Je le sais marié avec des enfants. Sa famille vit avec lui à Pointe à Pître. Je prends congé, pressé de retourner à la chaloupe. Un fois arrivé au quai, le maître principal qui commande l'embarcation me fait savoir qu'il ne peut pas appareiller en raison d'une tempête qui s'annonce. Le baromètre de Torricelli de la capitainerie s'est mis à indiquer une rapide chute de la pression atmosphérique, signe presque infailible de l'imminence d'une tempête. Nous ne sommes pas à la saison des ouragans, fréquents dans les Caraïbes, mais les tempêtes sont toujours possibles. L'équipage est en train de faire tomber le feu, d'arrimer tout ce qui risque de donner prise au vent et de doubler les amarres. Cela ne fait pas mes affaires. Heureusement que j'ai pris un bagage qui me permet de passer deux jours hors de chez moi, mais je ne vois pas d'autre solution que de me présenter à M. de Poyen. Je me rends donc au bâtiment

administratif du port, celui où je me suis présenté lors de mon arrivée il y a plus d'un an. Le temps passe plus vite qu'on le pense !

M. de Poyen est absent, à ce que me dit son chef de cabinet. En sortant de l'antichambre de Poyen, je tombe sur Enguerrand Potiron de Boisfleuri. Il me fait très bon accueil et finit par m'offrir l'hospitalité jusqu'à ce que la chaloupe puisse repartir.

Une bonne nuit dans une ambiance familiale n'est pas pour me déplaire.

Madame Potiron de Boisfleuri est absolument charmante mais parle français avec une très légère pointe d'accent que j'ai d'abord pris pour de l'accent créole. Mais elle me détrompe en m'expliquant qu'elle est de la capitale de Georgie, Savannah.

- La Rivière de Savannah fait la frontière entre la Georgie et la Caroline du Sud. D'ailleurs, autrefois, ce qui est aujourd'hui la Georgie était une partie de la Caroline. La Caroline a été ensuite divisée en Caroline du Nord, Caroline du Sud et Georgie. La capitale de la Caroline du Sud a été Charles Town avant d'être transférée à Columbia, qui est plus centrale et surtout plus éloignée de la côte où les Anglais avaient pris pied. Le fort Sumter qui est une forte garnison militaire navale et de fusiliers marins a été un temps une base navale britannique. La ville de Charles Town s'appelle maintenant Charleston.

- Cela je l'ai appris récemment. Mais la ville de Savannah est donc sur le bord géorgien de la rivière ?

- Mais oui. Si vous prenez le bateau jusqu'à Savannah, il vous faudra ensuite prendre la diligence pour vous rendre en Caroline. Mais le port de Savannah est un grand port situé à environ cinq milles marins de la mer. Cela lui permet de bien abriter les navires lors des tempêtes. Si vous prenez le bateau jusqu'à Charleston, vous serez plus longtemps installé confortablement. Vous n'aurez plus qu'à prendre le train pour rejoindre Columbia, si vous souhaitez vous rendre dans une grande ville. »

Madame de Boisfleuri prend soudain un air un peu triste et reprend : « Enfin, ce que je vous en dis, c'était avant les événements actuels. Quand je pense que la Caroline du Sud a fait sécession d'avec les États-Unis ainsi que d'autres États. Mais où donc le monde va-t-il aller ? »

Je ne sais que répondre aussi me tais-je. Je crains fort que les mois à venir ne soient pas une période de lis et de roses...

Moins de deux semaines plus tard, nous avons pris place dans deux cabines de l'Ortac qui a mis le cap sur la côte sud-est de l'Amérique du nord. C'est la fin du mois de février. Il fait doux en Guadeloupe et la goélette monte et descend lentement sur la longue houle de la mer de l'océan Atlantique. Nous sommes partis de Basse-Terre, avons doublé la pointe du Vieux Fort et traversé le canal des Saintes. Après avoir passé Marie-Galante, nous avons piqué vers le grand large pour laisser la Désirade loin sur notre gauche. L'équipage est entièrement blanc, ce qui n'était pas le cas lors d'autres appareillages de ce bateau auxquels j'avais assisté en procédant à des levés sur le port. Le capitaine pour cette traversée est un homme qui commence à être âgé. Gontran de Linières l'a désigné parce qu'il parle l'anglais et qu'il est d'un tempérament calme et pondéré. C'est en outre un marin expérimenté. Tertullien reste souvent dans sa cabine à compiler des notes. Je me suis bien installé dans mes quartiers et j'entretiens régulièrement mes armes personnelles pour éviter la corrosion qu'entraîne l'air marin. J'ai bien tenté de soustraire un Lefauchaux pour en faire don à mon acolyte, mais il a refusé au motif qu'il trouverait ce qu'il lui faudra sur place. Dans un vieux journal de Genève parvenu en Guadeloupe par je ne sais quels chemins, Tertullien a trouvé un article d'un philosophe suisse protestant, Henri Dunant. Il me l'a fait lire et j'y ai trouvé des idées novatrices et généreuses. Pour un officier comme moi, ses propos ont été une révélation. Pour Henri Dunant, un soldat qui ne combat plus soit parce qu'il est blessé, soit parce qu'il est prisonnier, doit être considéré comme un simple être humain en difficulté qu'on a l'obligation d'aider et de protéger. Sur le moment, même si je souscris entièrement à ces concepts, je ne perçois pas encore à quel point ils vont avoir une influence sur moi dans les années à venir. Nous déjeunons Tertullien et moi à la table du capitaine de l'Ortac avec l'officier en second.

La nourriture est frugale et simple, mais au moins est-elle saine puisque nous ne connaissons pas les flux de ventre qui sont des désagréments fréquents sur les caboteurs des Antilles. Parce qu'il se soucie peu de remonter la rivière de Savannah sur plusieurs milles nautiques le capitaine décide en cours de voyage de choisir Charleston comme but de notre traversée. Je suis surpris mais il me précise qu'il n'a pas de destinataire désigné pour la cargaison de café à torréfier qui occupe sa cale. Il le vendra sans encombre et à bon prix à Charleston.

Nous filons une bonne route avec une vitesse moyenne de huit nœuds. Nous avons un peu plus de mille sept cents milles à couvrir. Si tout se passe bien, dans moins de dix jours nous débarquerons à Charleston. En fait, avec l'alizé qui nous est favorable au début, puis des vents de mer venus de l'atlantique pendant la deuxième partie du voyage et qui nous poussent aux allures portantes, nous couvrons la traversée en moins de neuf jours. Nous entrons dans le bras de mer qui conduit au port de Charleston au milieu de la matinée du huitième jour de mer. Nous sommes pris en charge par le pilote du port qui nous impose un remorquage par l'un des petits vapeurs puissants dont c'est le rôle. Le capitaine emplit d'abord les formalités d'escale. Ensuite, des policiers montent à bord pour contrôler les documents de voyage des personnes. Ils nous entendent ensemble, Tertullien et moi. Ils ont l'air songeur devant les lettres de recommandation du Consul des États-Unis en Guadeloupe. À tel point que je me demande s'ils savent bien lire. Et puis le chef de l'équipe me demande le but de notre voyage. Je réponds que je suis un envoyé des planteurs de Linières qui voudraient savoir dans quelle mesure il est possible d'installer des plantations de cafés comme cela a été fait pour le riz et le thé. Ce qui les interpelle, c'est que la lettre soit signée par un consul des États-Unis à l'étranger. Je dois expliquer :

- Il n'y a pas encore de représentant des États Confédérés d'Amérique dans les îles françaises. Il y en avait un des États-Unis. Tout est si récent... Et vous savez, nous avons un peu parlé de la situation. Elle le désespère parce qu'il est natif de l'État de Virginie. Il ne sait pas si Washington va lui conserver son poste. Et si ce n'est pas le cas, il ne sait pas si l'administration des États Confédérés d'Amérique le maintiendra place au titre d'un consulat de la Confédération ou bien s'il sera abandonné à son sort.

- Mais que va faire la France ?

- Officiellement, l'Empereur Napoléon ne prend pas parti. Mais rassurez-vous, tant que nous pourrons continuer à avoir des liaisons maritimes avec Charleston et Savannah, nous ne laisserons pas dans la difficulté nos amis de la Confédération. Et s'il faut aider le Consul que tout le monde aime bien en Guadeloupe, nous lui offrirons le passage de retour vers la Virginie. »

Mieux disposé à notre égard, le policier envoie le moins gradé de l'équipe quérir le chef de la police de l'immigration. L'officier doit avoir son bureau tout près puisque moins de dix minutes plus tard, il arrive en uniforme impeccable. Il laisse ses subordonnés continuer leur travail de contrôle sur l'équipage et le bateau et nous invite à le suivre jusqu'à son bureau. Il ordonne à un homme en uniforme clair et sans arme de faire prendre nos bagages rassemblés sur le pont par une équipe de portefaix. Tous sont noirs et habillés de la même tenue faite d'un pantalon de coton blanc, d'une veste renforcée aux épaules et aux coudes et d'un chapeau de paille fine. Ils obéissent au geste et se montrent entièrement soumis à leur chef. D'un seul coup, je comprends que je viens de rencontrer les premiers esclaves de ma vie.

Nous emboîtons le pas au fonctionnaire et quittons le port par une rue qui monte légèrement vers le haut d'une colline. Elle est bordée de nombreux petits commerces variés parmi lesquels de nombreux débiteurs de tabac et d'alcool. Plus nous montons et plus l'air de la mer rafraîchit l'atmosphère. Non qu'il fasse très chaud parce que l'on sent bien que nous sommes fortement montés en latitude. Il fait encore bon pour moi mais Tertullien, moins habitué aux températures européennes, a froid. Soudain, alors que nous suivons toujours notre cicérone, mon acolyte me donne un coup de coude et me montre une maison d'un coup de menton. Il s'agit d'un établissement commercial qui semble vendre de nombreuses choses

parmi lesquelles, du tabac, bien sûr, du verre et de la porcelaine mais aussi, assure la vente aux enchères notamment... de « nègres » : le panneau « *Auction & negro sales* » ne laisse aucun doute à ce sujet.



Le panneau « Auction & negro sales » ne laisse aucun doute à ce sujet.

Je dois dire que voir de mes propres yeux une maison d'encan où l'on vend des hommes comme d'autres marchandises me trouble profondément. C'est une chose de savoir que cela existe et une autre que de se dire qu'il ne s'agit plus d'histoire, même récente, mais bien de la vie quotidienne.

Nous arrivons un peu avant nos bagages au bureau de notre fonctionnaire de police situé au sommet de la colline. À la vue de nos sauf-conduits, le policier appose un tampon humide qui a valeur de visa et y inscrit un numéro et deux dates à la plume d'acier. Il saupoudre les pages des deux passeports de talc ou autre substance buvard et les époussette avec un pinceau de soie de martre. En nous remettant les précieux documents, il nous explique que la première date est celle du jour et que la deuxième est celle à laquelle nous devons impérativement avoir fait renouveler notre autorisation de séjour. Nous avons six mois devant nous. D'ici là il se seront passés de nombreux événements graves.

Le policier nous libère en nous indiquant un hôtel. Sur instruction de Gontran de Linières, le capitaine nous a remis une lettre de recommandation pour le directeur d'un hôtel qui doit nous mettre en rapport avec des commerçants locaux. Mais mon intention est de

trouver une couverture qui me permette de parcourir le pays sans attirer l'attention, ou en tout cas sans susciter l'inquiétude. Les esclaves ont déposé nos affaires dans l'entrée de la maison administrative. Nous avons changé quelques napoléons en or contre des dollars. Aussi demandé-je au contremaître qui conduit les esclaves comment faire venir un fiacre. Il rit et nous indique une station où des voitures attendent. Toutes sont conduites par des noirs et attelées de mules. Le contremaître fait porter nos bagages auprès de la voiture qui attend en tête. Il nous demande un quart de dollar pour le service des bagages. Un rapide calcul mental me conduit à corriger cette somme en trente centimes. Il regarde les pièces dans sa main et commence à froncer les sourcils. Mais l'un des policiers qui est remonté du bateau lui fait un geste impératif et il se calme. J'indique au cocher du boguet découvert l'hôtel où nous devons nous rendre et avant qu'il ne lance ses mules, je lui demande combien cela va coûter.

- Soixante quinze cents, Monsieur, à cause des bagages.

- Vous êtes bien gourmand, mon ami. Je vous donne cinquante cents.

- Ce n'est pas moi qui suis gourmand. C'est mon maître. Il me prendra cinquante cents pour cette course et si je ne vous demande pas soixante quinze cents pour moi, j'aurai travaillé pour rien.

- Et comment votre maître saura-t-il que vous avez fait cette course ?

- Tout se sait, ici. Même que vous êtes arrivé. Depuis que vous avez débarqué de l'Ortac que nous connaissons bien, nous savons que vous venez de la part des Linières, les Français de Guadeloupe. Mais personne ne vous connaît et nous ne savons pas ce que vous faites dans votre île. Quant à votre associé, nous ne le connaissons pas non plus. Mais si vous allez à l'hôtel Grimpson, ce n'est sûrement pas pour y séjourner mais bien pour y rencontrer M. Grimpson lui-même.

- Et pourquoi n'y séjournerais-je pas ?

- Parce que les messieurs de votre condition ne descendent pas dans les bordels du port pour y séjourner. »

Nous nous regardons Tertullien et moi. J'aperçois plus que de l'amusement dans le regard de mon acolyte. Je me demande même s'il ne se moque pas un peu de moi. « Un peu, mais surtout, je m'amuse de votre naïveté. Vous êtes arrivé au Nouveau Monde avec votre éducation policée de la vieille Europe et vous voici dans un univers de forbans et de pirates. Des gens sans feu ni lieu et qui ne jurent que par l'argent. Mais je ne suis pas inquiet, vous prendrez rapidement la mesure du pays et de ses habitants. Vous commencerez par découvrir les gens de votre monde ou de ce que vous croyez être votre monde. Ensuite, vous prendrez vos distances et nous découvrirons ensemble ce pays en train de se construire avec force convulsions. »

Pendant un peu plus de quinze jours, nous parcourons les environs de Charleston. Nous sommes logés par les soins de M. Grimpson. Il nous a fait inviter par un planteur de coton qui possède une grosse propriété au nord de Charleston. La vie y est agréable. Pour les gens de la famille. Les ouvriers et les esclaves logent dans des hameaux disséminés dans les champs de coton. Près de la maison d'habitation immense et confortable, les cases des esclaves domestiques entourent les points de feu que sont la cuisine et la buanderie. Dans une grande case bâtie en bois se trouve le fumoir à viandes et celui à poisson. La boulangerie est proche de la cuisine pour mettre en commun les braises des deux foyers. Lors de la cuisson de la fournée de pain qui intervient deux fois par semaine, on prend les braises de la cuisine pour allumer le four à pain. Une fois le four chaud, on reprend les braises pour réalimenter le potager de la cuisine et de là allumer le four s'il en est besoin. On m'a expliqué que les allumettes ne doivent pas circuler librement. Ce sont des objets sensibles qui peuvent servir à des exactions comme les incendies criminels.

Il s'ensuit de nombreux accidents de brûlures chez les esclaves préposés aux foyers. Les médecins sont assez peu enclins à soigner autrement que succinctement les peaux brûlées. Or sur les peaux noires, les brûlures laissent des cicatrices rose pâle qui ne disparaissent

pratiquement jamais. Si le feu est la hantise de tout le monde, ici comme dans les villes de France, les brûlures sont une terreur pour les femmes noires qui sont aussi coquettes que toutes les femmes de la terre. Or, il est possible, si l'on intervient vite et avec les onguents adaptés, d'éviter la dépigmentation de la peau brûlée, je l'apprendrai plus tard.

La famille Toppenot qui nous accueille est d'origine française. Ce sont des huguenots qui ont rejoint le nouveau monde après la révolution mais dont la famille avait déjà émigré au moment de la révocation de l'édit de Nantes. Et ce qui me surprend le plus, c'est qu'ils parlent un excellent français alors que leur famille a quitté la France depuis fort longtemps. Or dans cette ville de Charleston, je découvre que nombre de gens de la bonne société parlent le français.

On y trouve aussi des hispanisants, ce qui met Tertullien aux anges. D'après lui, ils ne parlent pas vraiment le « castellano ». Ils ont un accent mâtiné de mexicain ou de portoricain qui les conduit à prononcer la « jota » comme un « g » dur. Ainsi disent-ils « marigouana » pour évoquer la drogue sud américaine.

Les enfants sont au nombre de quatre, deux garçons et deux filles. J'en fais la connaissance au dîner. Je suis enchanté de Tertullien. Bien élevé et courtois, il donne tout à fait le change et peut passer pour mon associé plus que pour mon secrétaire. Ici, personne ne nous connaît.

L'aîné des garçons est pharmacien. Suit une fille qui est fort instruite et n'a rien de la fofolle évaporée que l'on rencontre souvent dans les familles aisées du vieux continent. Il faut dire qu'ici, il est fréquent de rencontrer des jeunes femmes qui ont une profession et parfois des plus évoluées. On m'a parlé de femmes médecins ou avocats. Je ne sais si c'est vrai ou si c'est un vœu pieux. Suit le deuxième garçon qui est encore trop jeune pour rejoindre l'académie militaire de West Point mais qui souhaiterait bien suivre cette formation prestigieuse. Lorsqu'il apprend que je suis Saint-cyrien, il me prend en amitié. La dernière est toute jeune. C'est un peu la petite dernière arrivée « sur le tard ». C'est une adolescente espiègle et délurée. Elle arbore en permanence un air amusé et semble ne voir que le côté dérisoire des choses. En fait, elle a beaucoup de fond et c'est le caractère superficiel de la société qui l'amuse.

C'est d'abord avec Pierre, l'aîné, que je prends contact. Il est revenu de la ville où il a son apothicairerie. Il m'intéresse particulièrement parce qu'il me parle de photographie. En effet, comme tous les pharmaciens modernes du monde de civilisation anglaise, il possède dans son laboratoire une unité de développement des plaques photosensibles et de tirage des images sur papier. Mais il m'a aussi parlé de l'un de ses voisins commerçants, photographe professionnel qui vend des chambres photographiques sur commande. Tous deux font une paire de partenaires qui sont devenus amis. Pierre me parle de ses recherches. À ma grande surprise, il ne s'agit pas de médicaments miracles ou sérieux, destinés à soulager les douleurs des blessés des combats à venir. Il cherche à mettre au point une « bière de racines », une « *root beer* », comme on dit en anglais. Il s'agirait d'une boisson non alcoolisée qui permettrait de boire lors des réceptions nombreuses de la société carolinienne sans devoir endurer le spectacle de la « viande saoule » qu'inflige souvent l'abus des « *juleps* » et autres « coquetiers ». L'été est long, en Caroline, et les soirées de printemps s'éternisent. La limonade est trop sucrée au goût des messieurs. Les « *long drinks* » sont souvent à base d'alcools forts allongés d'eau gazeuse avec des arômes comme le citron ou le pamplemousse. Encore une découverte pour moi, le pamplemousse. Moins amer que le shadeck de Guadeloupe ou que le citron, il est moins sucré que les oranges et beaucoup plus gros.

À la recherche d'une recette de « *root beer* », Pierre s'est mis en contact avec un autre pharmacien, un certain John Pemberton. Celui-ci opère à Atlanta en Georgie et travaille avec des extraits de café et d'une plante de l'Amérique du Sud, la coca. Mais pour le moment, il ne parvient pas à mettre au point une boisson qui se conserve en bouteille. Il rencontre la même difficulté que Pierre : sa boisson doit être bue dans les quelques heures qui suivent sa fabrication. Alors pour financer ses recherches, Pierre prépare de la boisson et la met en vente

dans sa pharmacie pour désaltérer les passants. Lorsqu'il a un tonnelet de prêt, il affiche une banderole en coton au-dessus de sa vitrine. Dans un esprit de coopération avec M. Pemberton, Pierre s'est lui aussi procuré de la coca fraîche pour préparer sa boisson.

Il m'explique que bon nombre des préparations de spécialités qu'il vend contiennent de la coca ou de l'opium, mais que lui n'en utilise pas pour ses propres spécialités.

- Et en matière de spécialités, sur quoi travaillez-vous ?

- Pour le moment, sur rien. Je produis à la demande mon onguent contre les brûlures d'orties et ma crème cicatrisante pour les blessures. Mais cette dernière me pose parfois quelques problèmes. Dans certains cas, les blessures s'enveniment au lieu de cicatriser. Pourquoi cette question ?

- Parce que je me passionne pour l'antisepsie et l'asepsie. Je suis officier, savez-vous. Je ne suis plus militaire, mais mon oncle qui est médecin m'a enseigné de nombreuses pratiques visant à limiter les risques d'infection en cas de blessure.

- Mais je vois que vous employez les termes idoine. Il est rare d'entendre les gens parler d'infection. C'est pourquoi je vous ai parlé de blessures qui s'enveniment.

- Ce qui m'interpelle le plus, pour le moment, ce sont les conséquences de brûlures aux deuxième et troisième degrés sur la pigmentation des peaux noires.

- Quel intérêt présente à vos yeux la peau des nègres ? »

Je me garde de répondre trop vite. La sincérité ne consiste pas à dire tout ce qu'on pense mais bien à penser ce qu'on dit.

- Je me dis qu'en France et dans les colonies françaises, il n'y a plus d'esclavage mais il y a encore beaucoup de gens à peau noire. Les anciens esclaves sont devenus des gens libres. Et nous voyons arriver de l'Inde des gens qui, sans être nègres, n'en ont pas moins la peau noire. Lorsqu'ils se brûlent gravement, ils doivent souffrir au plan esthétique de la décoloration définitive de leur peau. Si on trouvait un moyen médical de leur éviter cet inconvénient, je suis sûr qu'il se vendrait très bien. »

Pierre me regarde d'un air narquois : « Ne jouez pas les cyniques. Moi non plus je ne suis pas un partisan de l'esclavage. Parmi mes recherches de laboratoire, j'ai de nombreux travaux destinés à faciliter la vie des nègres des plantations. Et croyez-moi, il n'y a pratiquement aucun débouché auprès des planteurs. Si les nègres étaient affranchis et se trouvaient en mesure d'acheter mes préparations, je suis sûr que mes travaux trouveraient leur débouché auprès d'une vraie clientèle. Mais il ne serait pas de bon ton de tenir de tels propos ici, surtout en ce moment. Parce que notre société joue les insouciantes, mais nous sentons tous approcher des temps épouvantables.

- À ce point ?

- Oh oui. Les gens sont fous. Ils sont prêts à tout et n'importe quoi. Les confédérés se croient invincibles parce qu'ils considèrent les gens du nord comme des mercantis sans éducation. Les gens du nord nous prennent pour des dandies superficiels et des paysans enrichis. Mais au Nord comme au Sud, les décideurs vont envoyer au carnage leurs peuples qui ne sont au fond que des braves gens dont le principal souci est de nourrir leurs familles avec le petit salaire que leurs versent les grands possédants.

Je vois venir les horreurs dont le Suisse Henri Dunant a parlé lors de conférences à Genève et à Paris. Il a pu constater les résultats des guerres modernes sur le champ de bataille de Solferino. Je suis prêt à parier que nos champs de batailles après les combats seront encore plus épouvantables que ce qu'il a découvert. Ce qu'il dit à propos des prisonniers de guerre est marqué au coin du bon sens. Mais personne n'en tiendra compte. Surtout dans le cas d'une guerre civile, c'est-à-dire au sein d'un même pays. Parce qu'il faut appeler les choses par leur nom : la confédération et l'union ne sont pas deux pays différents. Ce sont deux parties d'un même pays que des politiciens aventuriers sont en train de dresser l'une contre l'autre. C'est criminel. Chut, on vient. »

Madame Toppenot arrive suivie de son inséparable « doudou ». C'est ainsi que tout le monde la nomme dans la famille. Il s'agit d'une bonne grosse femme noire assez joviale et

plutôt âgée. Disons qu'elle pourrait peut-être être la mère de Madame Toppenot. Les deux femmes se parlent souvent à voix basse. Pour le peu que j'ai pu saisir jusqu'ici, il me semble qu'elles se parlent en français.

- Je vous prie de m'excuser de faire ainsi irruption dans votre conversation, mais il s'agit d'une nouvelle frasque de ton frère. Il va se battre en duel. Cette fois son adversaire ne reculera pas.

- Qui est-ce ?

- Un homme qui est arrivé de Columbia hier. Il semblerait que ton frère lui ait tenu tête à propos de politique.

- Quelle est cette affaire ? Depuis quand André se mêle-t-il de politique ?

- Ce serait plutôt une affaire patriotique. L'homme tenait des propos sécessionnistes et ton frère s'est opposé à lui. Le ton est monté et ils en sont venus aux mots. Je ne sais lequel des deux a commencé mais ils en sont arrivés à ce que le *Columbian* lui ait dit qu'il lui enverrait ses témoins. Ils viennent de quitter ton père qui est dans une colère terrible.

- Mais où est André, en ce moment ?

- À la chasse avec son... Séminole. Ils ne devraient pas trop tarder à revenir. Il s'agissait de rapporter un alligator. Ce n'est pas la saison où ils sortent des mares, mais le Séminole sait où en trouver de bien gras. »

Un silence s'installe que j'hésite à rompre. Et puis je me décide :

- Il s'agit d'un duel à quelles armes ? »

La porte s'ouvre en coup de vent et M. Toppenot répond :

- Au sabre. Ce petit crétin est allé provoquer un batteur d'estrade qui lui a envoyé ses témoins. Il est paraît-il l'offensé et a donc le choix des armes. Il veut un duel à mort et au sabre.

- Il soutient des idées sécessionnistes, paraît-il... » Ma remarque ne fait qu'irriter davantage le chef de famille.

- Et mon crétin de fils lui a soutenu que cette sécession est une ineptie. Vous pensez bien que l'autre, s'il tue mon fils, se sentira le héros de la première bataille de la guerre civile qui ne manquera pas de survenir.

- Ôtez-moi d'un doute : le duel est-il fréquent, dans cet État ?

- Dans tous les États surtout du Sud. Ici, c'est normalement une activité brutale mais d'ordinaire non mortelle. Les duels sont fréquents mais en général à l'épée et au premier sang. »

La femme noire s'emporte. « Oui est c'est toujours pareil ! Vous faites des enfants et vous leur donnez le goût de s'entretuer ! Mais vous êtes bêtes à manger du son ! Monsieur Aldebert, si vous n'aviez pas mis dans la tête de votre petit l'idée de devenir officier des États-Unis, il n'aurait pas cherché querelle à cet encanteur de bêtises politiques. Mais vous ne voyez pas que vous allez semer la mort et le malheur dans tous les États que vous voulez confédérer ? Vous croyez que les sauvages yankees vont vous faire des mamours ? Ils vont venir ici avec des soldats nègres qui mourront pour eux et ils vont violer vos femmes, vos filles et même « la bonne Lucie » et prendre vos esclaves pour les emmener « libérés » dans leurs usines du nord froid et puant ! Mais mon tout petit André il ne souffrira pas tout ça parce que ce soir il est mort ! »

Le silence qui s'abat sur le salon est impressionnant. La vieille femme noire a parlé et ses yeux lancent des éclairs.

- Qui est donc « la bonne Lucie, madame ? »

- Monsieur Pierre-Hubert, *pas crié moin "madam", et ou pa pé crié moin "doudou" crié moin « bonne Lucie »*. [Ne m'appellez pas « Madame », vous ne pouvez pas m'appeler « doudou », appelez moi Ma bonne Lucie ».

- Mais vous parlez le créole de Guadeloupe.

- Lucie est arrivée de Guadeloupe avec moi, lorsque nos parents nous ont mariés "nous deux Aldebert". Aldebert la nomme donc « ma bonne Lucie » où le mot « bonne » est un adjectif qualificatif et non le nom de sa fonction à la maison.

- Élisabeth, ne parlez pas grammairien à Monsieur Pierre-Hubert, j'ai tout compris quand même. »

La brave femme semble tout heureuse de la précision sémantique qu'a apportée Élisabeth Toppenot. Ce qui m'inquiète est le nom de jeune fille de la mère de Pierre et André. De quelle famille guadeloupéenne est-elle ? Patrick reste silencieux et a l'air contrarié.

- Vous ne voudriez pas que je tente de rencontrer les témoins du *Columbian* ?

- À quel titre ?

- Tertullien et moi-même pourrions nous présenter comme les témoins de votre fils. Nous pourrions tenter de faire revenir le prétendu offensé à une certaine forme de raison et essayer de faire ramener le duel à un duel au premier sang. Ou alors, je pourrais me présenter comme le champion de votre fils.

- Essayez, mais cela ne marchera pas. Témoin oui, champion non. Parce que le champion ici, ne se pratique pas. En outre, je doute qu'André accepte.

- A-t-il une bonne pratique du sabre ?

- Absolument aucune. C'est ce qui m'inquiète.

- Moi, si. Je vais donc essayer de me présenter comme champion.

- Il n'en est pas question ! »

André vient de faire irruption à son tour dans le salon. Il va pour continuer à parler quand la logorrhée furieuse de la bonne Lucie fait taire toute voix humaine. Elle crie sa colère en mêlant des mots de créole de français, d'anglais et d'une langue ou de langues que je n'identifie pas. Et elle termine en précisant : « Voilà. C'est pourquoi, quand on se conduit ainsi, on n'est pas digne d'être un officier de West Point. J'ai dit ».

J'ignore si ce « j'ai dit » coupe court à toute discussion mais moi aussi j'ai encore quelque chose à dire.

- André, tu t'es mis une sale affaire sur les bras. Si tu le souhaites, je puis t'enseigner quelques rudiments d'escrime au sabre. On m'a dit que tu es un bon bretteur à l'épée, mais le sabre, c'est autre chose. Où le pré se tient-il ?

- En principe sur une aire de la propriété de l'offensé, répond Patrick Toppenot. Mais j'ai offert notre aire à battre puisque l'offensé est à l'hôtel. Les témoins ont accepté.

- Qui sont ces témoins ?

- Un marchand de vêtements de Charleston et le fondé de pouvoir d'une banque de dépôt de la ville. On les connaît tous deux honorablement. »

Je me demande pourquoi et comment ces deux hommes sont liés à un propagandiste de la sécession venu de Columbia, la capitale de l'État.

- Monsieur Pierre-Hubert, puis-je vous entretenir en particulier ?

- Si vos parents le veulent bien...

- Ah, s'exclame la bonne Lucie, voilà un homme sage. Monsieur Aldebert, il a dit « vos parents » et non « vot' papa ». Voilà un homme qui sait que la maman ça compte aussi. Et moi, je dirais *minme* [même] *comm' les sifouagettes* [comme les suffragettes³] que ça compte d'abord. »

Aldebert lève les yeux au ciel mais n'ose rien dire. Geneviève Toppenot nous fait signe de disposer, à son fils et à moi. Dans le couloir lambrissé qui conduit à la porte d'entrée des réceptions, André me confie : « Je suis devenu un excellent sabreur grâce à mon ami indien séminole Ann Miller. Indien d'une tribu de Floride, il a longtemps navigué sur un

³ Suffragettes : mouvement politique féministe qui demandait le droit de vote en prolongement de leur participation à la revendication des « droits civils » à savoir l'abolition de l'esclavage, à la fin des années 1850s et plus tard l'abolition de la ségrégation. Celle-ci existait encore légalement dans certains États en 1964, année de ma première visite aux États-Unis, dans le Sud, bien sûr. Mais aussi, dans les faits seulement et non en droit, à New York.

lougre caboteur qui forçait les blocus britanniques. Mi corsaire, mi pirate, son patron de bateau en avait même fait son bosco. C'est un redoutable maître d'arme pour les armes de frappe, hache d'abordage, sabre court et sabre long, poignard, stylet ou tolet de capelage.

- Tolet de capelage, il en fait une arme ?

- Il fait arme de tout et un tolet de capelage en buis ou en chêne cela fait une jolie petite matraque. Mais à moi il m'a enseigné l'escrime au sabre long de cavalerie et celle au sabre court, d'infanterie. »

Je ne fais aucun commentaire mais me dis que la présomption peut être une source d'ennuis sérieux. Je préfère changer de sujet :

- Mais Ann, c'est un prénom de femme ! Votre maître d'arme est une femme ?

- Ce n'est pas plus une femme qu'Ann n'est qu'un prénom de femme, au moins ici. « Jean » est un prénom féminin mais Ann pas toujours, surtout chez les indiens. Et de toute façon en France Anne de Montmorency était bien un homme. »

Je cesse de parler et réfléchis. En principe, un duel selon les règles françaises se passe au lever du soleil. Je ne sais pas ce qu'il en est ici. Or je suis témoin. Enfin si André le veut bien. Alors je pose la question.

- Je sais que vous avez proposé à mon père d'être mon témoin, avec votre associé. C'est fort courtois de votre part, mais j'ai déjà des assistants. Mes témoins sont des amis de Charleston. Ce n'est pas la première fois que j'ai une affaire d'honneur. Jusqu'à présent mes adversaires ont toujours transigé au dernier moment. Là il s'agit d'autre chose. Nous avons rendez-vous demain matin au lever du jour. Je n'aurai donc pas besoin de vous comme témoin mais si vous le souhaitez, vous pourrez assister au combat. »

Ce n'est pas que cela m'enchant, mais j'ai bien l'impression que ma présence pourrait présenter une certaine utilité, surtout avec Tertullien à mes côtés. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai bien l'impression que ce « *Columbian* » et ses témoins sont de « drôles de pistolets ».

Décidément, cela commence bien, la Caroline du Sud. Je n'ai pas le temps d'épiloguer : Pierre nous rejoint et dit à son frère : « Je te prends notre ami. Prépare-toi pour ton satané duel, nous nous avons à faire en ville. »

Lorsque nous arrivons au boguet, Tertullien est assis sur le siège avant du cocher et les deux hommes devisent amicalement. Mon « associé » vient s'asseoir avec nous et nous voici partis. La route est large et bien régulière sans ornières profondes. Plus vous approchez de la ville, plus le sol semble dur. Arrivés près du centre commerçant, la chaussée est pavée de bois ce qui donne une circulation lisse et silencieuse. Les bâtiments sont en brique, pour l'essentiel et les façades sont colorées et enluminées de panneaux de réclame et d'enseignes commerciales. J'aperçois écrit en grand l'enseigne de la « Pharmacie de Pierre » : *Pierre's Pharmacy*.

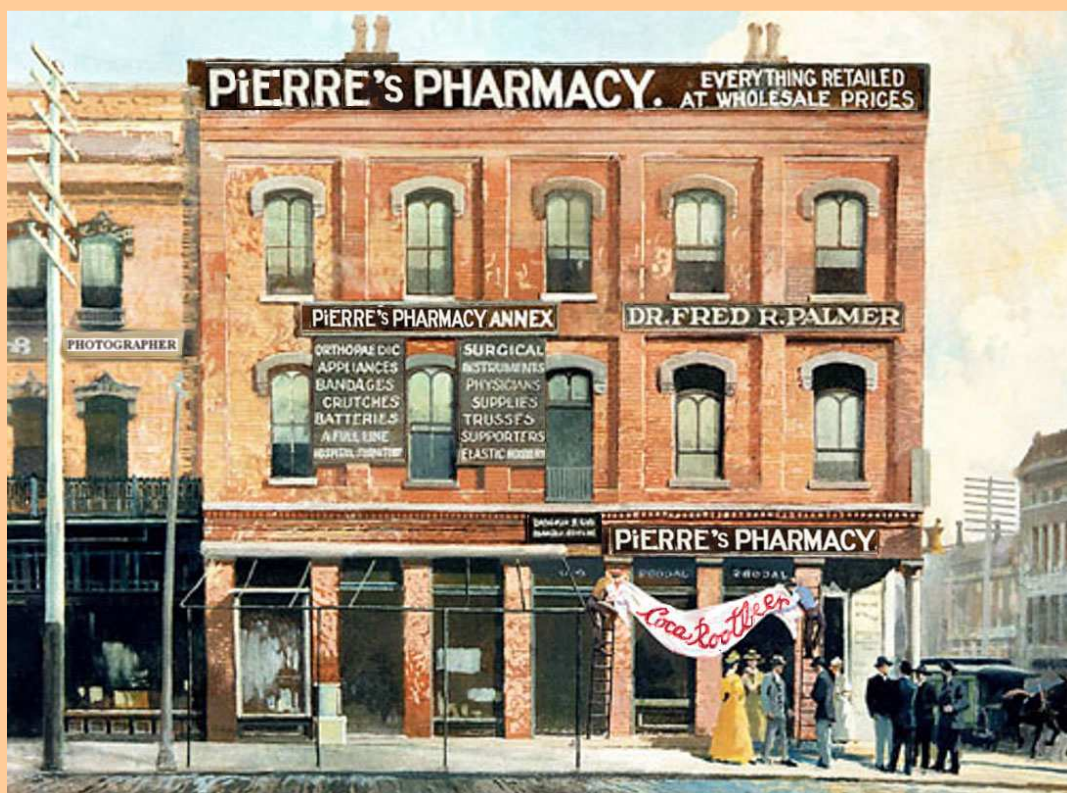
Il y a moins d'une heure, je m'inquiétais du sort du jeune frère André et nous voici devant un immeuble qui semble cossu mais qui est en fait une groupe de boutiques et de cabinets de médecins. Il y a même une enseigne de revente de marchandises à prix réduit. À l'étage de l'immeuble mitoyen, je lis l'enseigne d'un photographe. Je déduis qu'il s'agit de l'ami de Pierre. Une banderole porte en rouge une annonce relative à une « *Root Beer* » à la coca et des chalands attendent manifestement quelque chose.

Le cocher arrête le boguet devant l'immeuble de Pierre, qui fait le coin de rue. Le pharmacien descend et salue ses pratiques.

- Me voici. Le breuvage est prêt. Nous allons pouvoir vous faire servir. Moi, je vais prendre en charge les prescriptions de médicaments et mon commis va vous servir la « *root beer* ». Laissez-nous juste le temps d'arriver et de nous installer.

Tertullien et moi laissons le pharmacien entrer, suivi des clients qui attendaient. Au moment où nous allons entrer, un homme s'approche de nous. Il nous adresse la parole en

français, mais manifestement, il n'est pas très familier de notre langue. Nous comprenons qu'il nous demande si nous sommes bien les Français hôtes des Toppenot. Je lui confirme en anglais que c'est bien le cas et alors il se déride et engage la conversation. Nous échangeons des banalités sur nos premières impressions.



Des chalands attendent manifestement quelque chose.

Puis il se présente et nous indique qu'il est un ami de Pierre et qu'il a son atelier de photographe dans l'immeuble voisin. Il se nomme Wayne Patty et est originaire de Boston dans le Massachusetts.

- Pierre m'a dit que vous êtes intéressé par la photographie. En principe, je ne vends pas de matériel puisque mon métier est de prendre des photos que je vends ensuite. Mais cela ne nourrit pas forcément son homme, donc j'ai investi dans une machine à acide qui me permet de transformer mes photographies en plaques d'illustrations pour imprimeur. Cela met aussi en œuvre les propriétés de la lumière sur les métaux non ferreux soumis à des eaux fortes ou des alcalis. Et je vends certaines de ces plaques à des imprimeurs pour illustrer des livres. Si vous avez un moment, je puis vous faire visiter mon agence. Elle est au deuxième étage de l'immeuble à côté, vous voyez l'enseigne au-dessus du balcon. »

L'enseigne est en fait au premier étage, mais je me souviens soudain qu'ici comme en Angleterre, le rez-de-chaussée est considéré comme le premier étage. C'est pourquoi, dans la monde des géomètres et des architectes, un parle de niveau : R pour le rez-de-chaussée, R plus un pour le premier etc.... Pierre sort en trombe de sa pharmacie, nous voit en bonne compagnie et nous confie à son ami le photographe pour un moment. Il nous rejoindra à l'agence après avoir réglé une affaire urgente.

Une fois dans l'agence, je suis sidéré par l'ordre et la propreté qui y règnent. Manifestement, le photographe doit souffrir du désordre et de la saleté qui infeste le bas de l'escalier. Le tenancier de la boutique de mode du rez-de-chaussée s'en sert à l'évidence comme du dépotoir de ses emballages à rendre aux fournisseurs.

Wayne nous montre divers appareils de prises de vue. Il en a des très volumineux, comme la chambre de Théophile de Linières. Mais il en a de tout nouveaux modèles.

- Voici le fin du fin. » Il sort d'une boîte en bois ce qui ressemble à un plumier un peu gros ou une boîte de calligraphe. En quelques mouvements simples, il déplie des planchettes pour constituer une chambre photographique plus petite que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Il visse dessus un tube de cuivre qui constitue manifestement un ensemble de lentilles de cristal. Ensuite, il ouvre un volet situé à l'opposé de l'objectif et y dispose une plaque de verre dépoli. En se mettant face à la fenêtre, en tournant le dos au mur sombre, on voit parfaitement l'image qui se dessine sur le dépoli. Wayne pose son appareillage sur un pied à système. On dirait un pied de théodolite dont l'axe de fixation est mobile et par le fait orientable en direction et en verticalité. « Cela permet d'orienter l'axe optique vers le sujet que l'on veut prendre en photo. Bien sûr, lorsqu'on opère réellement, on fixe la jupe noire à ces crochets pour pouvoir viser sans que la lumière ambiante empêche de voir l'image sur le dépoli. Mais vous allez voir le mieux : on peut aisément régler la mise au point. D'abord en distance pour avoir net le sujet principal, ensuite en ouverture de l'objectif pour faire entrer plus ou moins de lumière. Sur cet appareil, le temps d'exposition est fixé par une mécanique qui permet de le régler avec la régularité d'un chronomètre. Pour cette chambre, on peut utiliser des plaques ordinaires mais aussi des plaques de la marque qui sont vendues avec une sensibilité à la lumière plus ou moins grande. Cette sensibilité est régulière avec les lots de plaques. Il existe des plaques très sensibles et des plaques moins sensibles.

- Si elles sont au même prix, autant n'acheter que des très sensibles.

- En fait non et je vais vous expliquer pourquoi... »

Il me fait tout un cours sur le « piqué » des plaques qui diminue avec la sensibilité, sur la notion de profondeur de champ, sur les prises de vues « posées » en opposition aux « instantanées ». Ensuite il me montre le fonctionnement pratique de la chambre, comment on met une plaque, puis la retire après la prise de vue, sans l'exposer à la lumière, ce qui avec le jeu des rideaux chevauchants est assez aisé. Il me montre ensuite les photographies qu'il a réalisées avec cette chambre.

- Elle présente en outre l'avantage d'utiliser des plaques de 9 x 13 centimètres, ce qui correspond à un peu plus de trois pouces et demi par un peu plus de cinq.

- Neuf par treize centimètres, je connais ce format, n'oubliez pas qu'en France on parle maintenant en système métrique, surtout dans les milieux scientifiques. Inutile donc de me convertir les mesures. Votre chambre mobile se monte sur un pied, je suppose.

- Oui, il existe un pied pliable fort pratique mais un peu fragile, c'est pourquoi j'ai adapté celui-ci. »

Wayne poursuit ses explications. Je décide de faire affaire avec lui et il me soulage d'encore quelques louis d'or. Les billets de banque fédéraux ont encore cours, mais manifestement l'ami de Pierre préfère le métal de la Banque de France. En faisant un rapide calcul je convertis ma facture en dollars. J'en ai pour un peu plus de treize dollars. Je ne me rends pas compte de ce à quoi cela correspond et je vais regarder les prix des divers objets ordinairement chers comme les armes ou les chaussures. Tertullien ne dit rien mais semble fort heureux de cet achat.

Pendant que Wayne conditionne une chambre toute neuve qu'il tire de l'emballage dans lequel l'a placée l'importateur, je note qu'il s'agit d'une chambre française fabriquée dans le Jura avec des mécanismes fabriqués par un horloger de Besançon. Les optiques sont fabriquées par des tailleurs de verres pour montres et besicles.

Les plaques, de la marque, viennent de Lyon, des ateliers Lumière à Lyon. La patente de l'appareillage est d'ailleurs au nom des établissements Lumière. Après avoir sorti les

différentes parties de la boîte photographique de ses emballages, Wayne dispose la boîte elle-même et deux fonds à plaques sensibles sur le marbre d'une table à paillassé de chimiste dont plusieurs exemplaires équipent son laboratoire.

Avec la boîte du même modèle qui lui a servi pour ses démonstrations, il prend une photo de l'ensemble.

- Ainsi, vous aurez un souvenir. Attendez-moi ici, je vais développer la plaque et je reviens. » Il devait avoir les bains prêts et à la bonne température puisqu'il revient moins d'un quart d'heure plus tard avec la plaque développée. Entre temps, Pierre nous a rejoints et nous avons trouvés Tertullien et moi en grande discussion. Nous sommes en train de supputer tout ce que cet appareillage ultramoderne va nous permettre de réaliser dans le cadre de nos travaux de géomètres. Pierre comprend immédiatement que nous avons acheté la « boîte noire » de voyage et nous en félicite.

- Mais vous devez avoir beaucoup d'argent sur vous. Ce n'est pas très prudent. Vous allez être rapidement repérés, ici, et si vous semblez riche, vous risquez fort d'être observés de près. Et si d'aucuns se rendent compte de ce que vous portez votre fortune sur vous, alors vous risquez l'agression. Vous savez, Charleston est un port avec tous les aventuriers qui se retrouvent sur les ports de toute la terre.

- J'y pensais. D'autant que je vais avoir besoin d'ouvrir un compte dans une banque pour y faire verser mon traitement de géographe d'État. Et peut-être aussi ce que je pourrais gagner en travaillant ici, si cela m'arrive.

- Il existe une banque prospère qui travaille au profit des planteurs...

Je me dis qu'avec la recommandation de Pierre Toppenot, je dois pouvoir faire confiance à cette banque. Nous attendons que Wayne revienne avec la plaque pour nous y rendre. Le photographe est heureux du résultat de son travail. Je découvre ainsi qu'il ne s'est mis que depuis peu à développer et tirer. D'ordinaire, il utilise les services de la pharmacie voisine. Les deux hommes font des commentaires sur la qualité de ce qu'ils appellent le négatif. Moi je n'y comprends pas grand' chose : le blanc est noir et inversement ce qui fait que le marbre de la table semble noir, mais les deux compères ont l'air très satisfait.

Nous partons vers la banque pour y ouvrir deux comptes, Tertullien et moi, accompagnés par Pierre qui a laissé sa pharmacie à son potard en chef. Il nous faut montrer patte blanche pour pouvoir ouvrir notre compte. Il y a une agence consulaire française à Charleston qui a un compte dans une banque de New York laquelle a un comptoir en ville. Tant que la sécession n'aura pas de conséquence guerrière, nous pourrons ainsi percevoir notre chèque consulaire en dollar et le porter à notre banque. Si les choses devaient mal tourner, nous aviserions. C'est le directeur de la banque en personne qui nous a reçus. Un homme charmant qui nous a présenté son fondé de pouvoir. Les deux hommes parlent un français parfait. Le directeur est de famille suisse du canton de Genève, son fondé de pouvoir est un juif de Montauban, près de Toulouse. Lui est toujours citoyen français et travaille en Amérique sans idée de s'y installer définitivement.

Au cours de la discussion, nous apprenons que l'État de Caroline du Sud a un besoin crucial d'arpenteurs géomètres⁴ et que nous devrions sans problème trouver à exercer nos talents. Je profite de ce passage à l'agence pour déposer la majeure partie de mes louis d'or et convertir le restant en dollars métalliques. C'est le banquier qui me l'a conseillé étant donné que les dollars papiers des États Confédérés d'Amérique ne sont pas encore émis. Pour le moment, les dollars métalliques de l'Union ont cours. Je ressors donc de la banque avec quelques dollars en or, des demi-dollars, des quarts et des dîmes en argent, et des shillings en cuivre.

Nos affaires faites, nous revenons à la pharmacie mais trouvons notre ami Wayne sur le trottoir. Il nous montre les épreuves qu'il a tirées en partant de la plaque de verre. Il a

⁴ À cette époque, l'immigration est très aisée aux États-Unis et le passage forcé par Ellis Island ne concerne pas les étrangers qui arrivent avec une profession ou un métier dont le pays a un besoin aussi crucial que celui de P-H de Bardeilhe.

utilisé du papier enduit d'une couche d'émulsion à l'argent – d'après ce que j'ai compris – et le résultat est une image fine et nette. Je sens que je vais pouvoir faire des images intéressantes de ce pays qui pour le moment me semble une antichambre du paradis terrestre.



La chambre photographique de voyage chez Wayne.